Baron Alphonse de Haulleville

Le Musée du Congo Belge à Tervueren

Deuxième édition

Bruxelles
[illegible]
[illegible]

Baron Alphonse de Haulleville.

Le Musée du Congo Belge à Tervueren.

Deuxième Édition

Bruxelles
Imprimerie Ve Monnom
—
1910

LE MUSÉE DU CONGO BELGE A TERVUEREN

L'idée première d'un Musée du Congo belge date de 1895.

A cette époque dans un des greniers à foin des écuries du Roi, place du Trône, à Bruxelles, l'administration de l'État du Congo avait fait déposer les objets envoyés ou donnés par ses agents d'Afrique et aussi quelques collections provenant de l'Exposition d'Anvers en 1894.

A l'occasion de l'Exposition de Bruxelles en 1897, on résolut de faire un grand effort pour donner un important accroissement à ce dépôt et pour mettre sous les yeux du grand public les preuves des progrès accomplis par le jeune État.

Sur les ruines du château incendié de Tervueren on construisit un bâtiment genre Trianon auquel furent accolées deux galeries latérales. Celles-ci furent mises en communication vers le Nord au moyen d'un tunnel indestructible, invention nouvelle,... qui s'écroula deux années après.

En vue de garnir convenablement ces galeries des instructions furent expédiées au Congo prescrivant de réunir le plus de collections possible. Deux expéditions s'en allèrent recueillir sur le continent noir des spécimens d'histoire naturelle. Dès la fin de 1895, deux bateaux voiliers entièrement chargés de bois et de produits du Congo destinés à l'exposition abordèrent à quai à

Anvers. Le résultat de ce vaillant effort fut la remarquable exposition du Congo à Tervueren en 1897.

Le Gouvernement de l'État du Congo jugea à bon droit qu'il importait de ne pas laisser péricliter les résultats d'un travail si intense et, après la clôture de l'Exposition universelle, il obtint du Gouvernement belge la disposition du Palais de l'Exposition coloniale de Tervueren. Le Musée du Congo belge était enfin sorti de la période de gestation. Désormais il allait croître et s'étendre.

Dans le but de centraliser les efforts pour l'accroissement des collections du Musée, le gouvernement créa à l'administration centrale de Bruxelles un bureau ayant, entre autres, dans ses attributions le service du Musée. Dès lors une vive impulsion fut donnée aux contributions de la colonie à l'enrichissement du Musée. Elles ne cessèrent de s'accroître et cinq ans ne s'étaient pas écoulés depuis l'Exposition de 1897, que les salles du Musée-Trianon étaient reconnues insuffisantes pour permettre de présenter les richesses du Musée d'une façon digne de leur importance. Le roi Lépold II décida de construire un bâtiment qui constituerait à la fois une importante manifestation d'art et une royale affirmation de l'activité coloniale du pays. Il prit pour collaborateur de sa pensée M. Girault, membre de l'Institut de France.

Je vois encore la visite d'où sortit la réalisation finale de la belle idée du Roi. C'était en juin 1903. Le Roi arriva un matin à Tervueren sans officier d'ordonnance, accompagné seulement de M. Girault. Il se fit montrer en détail ce qu'on est convenu d'appeler maintenant le « Vieux Musée ». S'arrêtant tout à coup dans sa tournée, il soumit à un interrogatoire en règle celui qui le guidait dans sa visite. Ne voyant pas bien où il voulait en venir, un peu décontenancé, ce dernier lui répondait comme un étudiant qui a mal potassé son bachot. « Je crois, dit le Roi avec cette calme ironie qui mettait en déroute l'interlocuteur le plus sûr de lui, je crois que vous feriez bien de retourner à l'école. » L'interpellé, fort de mes amis, *adhuc loquitur*, pensa s'effondrer

sous cette sentence. Sur ce, continuant ses questions, Léopold II lui dit : « Que pensez-vous de ce que doit être un musée? » Saisissant avec frénésie la perche que l'auguste interrogateur lui tendait, il répondit : « Ce doit être une école, Sire. » Le Roi rajusta son binocle, fixa un instant son interlocuteur puis : « Vous avez raison » prononça-t-il et, se tournant vers M. Girault, il dit à ce dernier : « Nous construirons dans ce parc un Musée digne des belles collections conservées ici et qui concourra efficacement, je l'espère, à l'éducation coloniale de mes compatriotes. »

M. Girault se mit à l'œuvre sans tarder et, au début de l'année 1904, les travaux de construction du nouveau Musée étaient entamés ; ils furent achevés vers la fin de l'an 1909. Le noble talent de l'architecte français a produit une œuvre que des plumes compétentes ont décrite ailleurs. Le Musée du Congo Belge est incontestablement un Palais dans le sens le plus élévé du mot. Le roi Léopold a légué aux générations futures un monument qui comptera parmi les plus beaux de notre pays. Par des moyens très simples, sans artifice, par la seule majesté harmonieuse des lignes et des proportions M. Girault a obtenu un résultat qui fait l'émerveillement des visiteurs.

L'histoire démontre que les petites nations peuvent jouer un grand rôle dans le monde si elles savent non pas seulement vivre mais se survivre. A cet effet il est indispensable qu'elles s'étendent par-dessus leurs frontières, qu'elles engendrent des sociétés filles de leur sang et de leur cervelle. Or, par quels moyens un petit pays pacifique peut-il s'épandre de par l'univers si ce n'est par un puissant effort économique et intellectuel ? Quel plus profitable champ d'action peut-on offrir à son énergie et à sa vigueur qu'un pays neuf où tout est à organiser et dont les populations primitives attendent les bienfaits de la civilisation. Le grand écueil pour une nation resserrée dans d'étroites limites, ce sont les petites idées et les mesquines querelles, qui finissent par engendrer la veulerie et la pusillanimité. Pour éviter ce malheur il importe de lui indiquer un but dans la vie, de lui donner un

idéal, et quel plus bel idéal que celui offert par la politique coloniale? Sous ce rapport le Musée du Congo paraît appelé à rendre d'éminents services à la Nation.

Aussi, plus encore, si c'est possible, qu'il y a six ans, suis-je convaincu qu'il ne doit pas seulement être un conservatoire d'objets mais aussi une école vivante et agissante, dont l'enseignement, incessamment perfectionné et amélioré, est appelé à faire l'éducation des masses, à rendre conscientes d'elles-mêmes les forces intellectuelles latentes de la population et à contribuer à donner un idéal à la nation.

Un Musée colonial doit être une incessante manifestation, tant de l'activité actuelle de la métropole, que de l'extension que peuvent prendre ses efforts. Sa mission est, non pas seulement d'instruire mais aussi de suggérer des notions neuves ou peu répandues. Il ne suffit pas, en effet, pour les citoyens désireux de tirer profit de la colonie, de savoir où il convient d'aller, il faut encore qu'ils sachent pourquoi ils doivent se rendre en un endroit déterminé, comment on y va et surtout comment on s'y maintient.

J'ai dit que le *Leitmotiv* d'un Musée colonial doit être de faire l'éducation des masses. C'est à dessein que j'emploie ce dernier mot; les savants, en effet, ont le droit d'exiger que le Musée possède le plus de documents propres à leur permettre de contribuer au progrès des connaissances humaines; à leur intention les collections doivent être classifiées de la façon la plus rigoureuse et la plus perfectionnée. Mais le travail des savants se poursuit nécessairement dans des locaux où les profanes n'ont pas accès; les salles d'exposition sont principalement le domaine du public, du grand public. En observant impeccablement pour les objets montrés à celui-ci les règles de la classification, on captive l'attention des hommes avertis; par l'art avec lequel on les présente on arrête l'œil et l'attention du visiteur profane; par le soin mis à dégager la leçon de choses destinée à laisser trace dans l'esprit et dans le cœur on accomplit une salutaire œuvre éducatrice des foules.

Le Musée du Congo Belge a encore une autre mission : il doit être un instrument de propagande des idées coloniales. Présentées suivant des données scientifiques, ses collections parlent à la raison, en même temps que par l'exposé, séduisant bien qu'objectif, des résultats acquis grâce au génie et à l'énergie de notre race, elles émeuvent le cœur en suscitant les nobles enthousiasmes et les saines émotions.

Cela encore ne suffit pas ; il faut non seulement suggérer au passant l'idée des entreprises coloniales mais encore lui indiquer les moyens de les réaliser. On n'exporte pas seulement les marchandises d'un pays mais aussi ses idées et ses hommes. Une fois cette vérité bien comprise du visiteur, celui-ci pourrait-il imaginer un plus vaste champ d'absorption pour l'expansion d'une nation entreprenante qu'une colonie dans un pays neuf où tout est à faire dans l'universalité des domaines ?

L'attention du personnel scientifique du Musée est fixée d'une façon permanente sur le but multiple ainsi assigné à ses efforts.

Cette préoccupation doit l'absorber dans la présentation de chacun des objets. Il importe que dans une simple flèche le visiteur aperçoive autre chose qu'un modèle de pure curiosité. Accompagné d'une notice exposant en peu de mots quelles sont les populations qui s'en servent, où elles habitent, comment elles le fabriquent, pourquoi elles lui ont donné telle forme, cet humble objet acquiert une réelle importance et met l'esprit en éveil en même temps qu'il intéresse l'œil.

Le visiteur est ainsi mis à même de s'orner l'esprit de connaissances capables de lui ouvrir des horizons nouveaux. Point d'une importance capitale : il sied que les objets exposés dans les galeries publiques d'un Musée soient présentés avec art. Pour éviter l'encombrement qui éparpille l'attention, fatigue l'intelligence, produit dans l'esprit le vide et la confusion, mieux vaut avoir le courage de renoncer à présenter des exemplaires, même intéressants, mieux vaut sélectionner des modèles typiques. Chaque objet sera donc mis bien en évidence, l'air et la lumière circuleront librement autour de lui. C'est une condition essentielle

pour qu'il puisse collaborer efficacement à l'œuvre générale éducatrice.

Autre point à noter : dans la mesure du possible l'objet doit être présenté dans son évolution complète, depuis son origine jusqu'à sa transformation finale. S'agit-il d'un produit d'exportation, d'une matière textile, par exemple, qu'on en montre le fruit, la fleur, la feuille, la transformation et l'application économique; s'agit-il d'un objet ethnographique, il faut qu'on le compare avec ses modèles initiaux et intermédiaires, qu'on puisse en établir la technique et aussi chercher à dégager la pensée dont s'est inspiré l'indigène producteur.

Ces considérations ont paru nécessaires afin d'indiquer l'idée directrice qui a présidé à l'organisation actuelle du Musée de Tervueren.

Telle qu'elle existe actuellement cette organisation date du 1er janvier de cette année. On comprendra qu'en un aussi court espace de temps ces principes n'aient pu recevoir tous leurs développements, — ce sera l'œuvre des années, — et que le nouveau musée n'en puisse montrer qu'un simple commencement d'application.

Au demeurant, plus le temps s'écoulera, plus le développement des principes dominants de l'organisation s'étendra, plus aussi on s'apercevra que chaque perfectionnement exigera à son tour une nouvelle amélioration et qu'en somme l'œuvre entreprise sera en continuelle gestation, glissera, en fait, sur la voie d'un perpétuel devenir.

Le Musée du Congo Belge est partagé en cinq sections : Économie politique — Sciences morales et politiques — Sciences naturelles — Ethnographie — Photographie et vulgarisation.

Quelques mots au sujet de l'organisation de ces diverses sections.

Sciences économiques. — Dans cette section l'exportation et l'importation ont naturellement la prééminence. Le Musée étant congolais, ces derniers mots s'entendent par l'exportation de et l'importation vers le Congo.

Dans une vaste salle consacrée à l'importation ainsi entendue on s'est appliqué à représenter l'universalité des marchandises actuellement importées au Congo.

L'emballage ayant une importance considérable, chaque genre de fabricat est accompagné d'un type d'enveloppe, fruit d'expériences de vingt-cinq années.

Le moindre objet est accompagné d'une étiquette indiquant son pays de provenance, sa nature, le cas échéant sa décomposition, son prix en gros rendu à Bruxelles.

Ce prix doit être augmenté de 35 à 1500 pour cent pour la marchandise rendue en Afrique suivant les distances, la destination et le genre de marchandises. Sur un tableau accolé au mur sont indiqués pour chaque classe de marchandises, d'après les régions de destination, les prix dont ces marchandises, rendues en Afrique, doivent être augmentées du chef des frais d'emballage, de transport et de douane. Les intéressés peuvent ainsi se rendre compte du prix de revient des marchandises sur le marché du Congo. Pour certains genres d'objets ces frais nécessaires atteignent des taux qui élèvent parfois les prix à dix fois la valeur d'Europe.

La partie disponible des murs est d'ailleurs couverte de tableaux donnant des indications statistiques ou commerciales. On y voit le relevé des industries belges créées à propos du Congo et alimentées par lui, la statistique des établissements industriels belges et celle des industries étrangères vendant leurs produits au Congo.

Les documents appartenant au Gouvernement ayant seuls pu être contrôlés pour dresser ces diverses statistiques, il n'a pas été tenu compte des renseignements qu'auraient pu produire les établissements privés du Congo. Les chiffres cités sont donc dans une certaine proportion, 15 à 20 pour cent peut-être, en

dessous de la vérité. On va tenter de combler cette lacune en s'adressant aux établissements particuliers tant étrangers que Belges commerçant au Congo en vue d'obtenir des renseignements qui seront soigneusement tenus à jour.

D'autres tableaux renseignent districts par districts, zone par zone les marchandises recherchées par les indigènes de telle ou telle région, d'autres encore indiquent les progrès des exportations et importations depuis la création de l'État du Congo; d'autres marquent encore la diminution progressive des importations de l'alcool depuis vingt ans. De 1,325,641 litres en 1893, ces importation sétaient descendues, en 1908, à 184,170 litres.

Les marchandises d'exportation sont groupées de telle façon que chaque intéressé puisse trouver facilement le genre de fabricat qui l'intéresse. Un industriel désire-t-il savoir s'il y a des chances pour son industrie de nouer des relations avec la colonie, il trouvera au Musée de Tervueren des types des marchandises demandées tant par les Européens que par les indigènes, le prix auquel elles sont offertes, les régions où elles peuvent être envoyées, le pays qui actuellement les produit. Il pourra, en consultant les tableaux statistiques acculés aux murs, calculer le prix de sa marchandise rendue au Congo. De son côté, l'Européen qui désire partir pour le Congo, soit pour son propre compte, soit pour le compte d'autrui, verra dans la section d'importation les objets qu'il doit emporter et l'outillage dont il importe de se pourvoir.

La section d'importation est une création récente destinée à recevoir dans un avenir assez prochain de nouveaux perfectionnements. Elle sera très probablement pourvue d'un office de renseignements et de statistique.

Grâce aux graphiques accolés aux murs et aux étiquettes dont sont munis les objets, le profane le plus détaché peut trouver profit à parcourir la salle réservée à l'importation. Il comprendra comment, dans une œuvre de colonisation, tous les intérêts sont solidaires et contribuent, chacun pour leur part plus ou moins grande, à l'œuvre d'ensemble de la civilisation.

Il pourra se convaincre de ce fait, encore contesté dans beaucoup de milieux, que celui qui, en pays neuf, poursuit de bonne foi son profit matériel, collabore, même peut-être à son insu, au progrès de la moralisation. Voici à cet égard un détail typique. Pendant les vingt dernières années les tissus ont joué de loin de rôle prépondérant dans l'échange entre Européens et noirs : l'exemple des blancs et l'affluence des tissus offerts avaient appris à ces derniers qu'il était convenable et salutaire de se couvrir le corps. Depuis deux ans, cependant, on remarque un sensible ralentissement dans les demandes de tissus de la part des indigènes : à la suite de l'introduction de la monnaie, les noirs délaissent les tissus simples pour demander les tissus confectionnés, les vêtements. C'est une phase nouvelle de l'action envahissante des usages de la civilisation. Si l'espace ne m'était pas mesuré, que d'intéressantes considérations pourraient être faites à propos des phénomènes causés par les progrès du mouvement commercial entre le Congo et la Belgique !

Quatre salles du Musée sont consacrées à l'exportation de la Colonie. Chacun sait que, pour le moment, celle-ci est surtout concentrée sur quelques matières principales, le caoutchouc, l'ivoire, le copal, les noix palmistes, l'huile de palme ; mais beaucoup ignorent les intenses efforts qui se poursuivent depuis plusieurs années pour étendre la culture et l'exportation de bien d'autres produits exportables.

Le Gouvernement et quelques particuliers ont introduit au Congo des produits végétaux venus d'autres pays tropicaux : diverses graines de café, le coton, le riz, de nombreux fruits comestibles, des plantes textiles, oléagineuses, pharmaceutiques, industrielles, etc. En outre, l'activité de nos compatriotes s'est portée également sur l'exploitation du sous-sol. Tous ces produits devaient également trouver leur place au Musée. Ils sont présentés au public d'une façon intuitive. La plante textile, par exemple, est arrachée de terre et montrée accompagnée de son fruit, de sa fleur, de sa graine ; la matière fibreuse est dégagée, la valeur de celle-ci est indiquée d'après experts, sa

transformation par l'indigène et par l'Européen est mise sous les yeux du visiteur. On s'efforce sur chaque étiquette d'instruire le passant en lui indiquant en peu de mots l'histoire et la signification économique du produit.

Le but ainsi poursuivi n'est pas seulement d'intéresser ce dernier, mais aussi de déposer dans son esprit des germes qui peuvent un jour de venir féconds, de provoquer des initiatives et des entreprises aussi profitables pour le pays que pour l'individu.

A ce propos une constatation peut être faite : le Musée a été ouvert le 30 avril dernier, nous sommes au 20 septembre et déjà 355,500 personnes ont visité le palais colonial et parmi elles plus de 23,000 enfants, conduits par leurs instituteurs, leurs institutrices, leurs professeurs. Il ne se passe pas de jour où des écoles ne viennent visiter le Musée, professeurs en tête. Bien souvent il m'est arrivé de suivre ces écoliers, d'écouter les professeurs et de chercher à surprendre sur ces visages d'enfants leurs impressions. J'ai pu constater que c'est surtout le département économique qui arrête le plus longtemps les jeunes visiteurs et qui provoque leurs questions répétées et parfois embarrassantes. Ainsi, l'autre jour, un enfant s'étonnait qu'on n'ait pas propagé le froment au Congo. Le professeur cherchait à expliquer que chaque climat, chaque terre ont leur productions spéciales et en tolèrent difficilement d'autres. L'élève ne semblait pas bien comprendre lorsqu'un de ses jeunes camarades l'interpella « Tu sais bien, lui dit-il, que chez nous on cultive le colza et cependant dans ta salade on met de l'huile d'olive venue du midi. » Le petit écolier était plus clair dans ses explications que son maître : il lui avait damé le pion !

Une salle spéciale est consacrée à l'exhibition des résultats de l'exploitation du caoutchouc. Des arbres à caoutchouc venus tout entiers du Congo montrent la méthode rationnelle d'incision pour la récolte du latex. A leur pied sont placés des types de latex, de caoutchouc, de fleurs, de feuilles ; dans des boîtes spéciales sont montrés les ravages causés par les parasites des essences laticifères.

Le long des murs de la salle sont posés des tableaux et des produits concernant ce qu'on pourrait appeler le caoutchouc sauvage : les lianes à caoutchouc, que l'indigène va saigner et dont il vend les produits aux Européens.

Dans le centre sont montrés les résultats de l'exploitation du caoutchouc cultivé. Ici encore ressort d'une façon remarquable le résultat des efforts dus à l'industrie de nos compatriotes. Le caoutchouc importé jusqu'ici était récolté dans la forêt sur des lianes sauvages que l'indigène incisait ou plus généralement tranchait. Cette méthode empirique d'exploitation des richesses laticifères ne pouvait être que provisoire. Les rapports du Ministre des Colonies à la Chambre ont montré dans quelle unité de vue remarquable l'ancien Etat du Congo, poursuivant avec persévérance un plan d'action arrêté, avait prescrit un peu partout sur son territoire la plantation rationnelle du caoutchouc en vue d'une exploitation industrielle. Au début, il chercha surtout à replanter des lianes, puis il importa d'Amérique et d'Asie des semences d'arbres à caoutchouc. Ces grains furent semés dans des serres installés dans le jardin colonial de Laeken. Les jeunes plantes furent expédiées à Boma, soignées dans un jardin d'essai puis acheminées vers Eala, au centre du continent, où est établi un superbe et vaste jardin botanique. De là elles furent distribuées un peu partout.

Les nombreux échecs subis au début ne découragèrent pas le jeune État. Qui dira jamais la somme d'efforts, d'ingéniosité, d'énergie et d'argent qu'il a fallu pour amener dans le Haut-Congo un simple plant de gutta-percha ? Des milliers de graines furent envoyées d'Océanie à Laeken : quelques-unes seulement germèrent. Les plantes ainsi obtenues furent multipliées. Des 4,000 individus d'abord envoyés au Congo 52 arrivèrent vivants. De ceux-ci quelques-uns seulement parvinrent au Jardin d'Eala et c'est d'eux que sortirent les 15 à 16,000 exemplaires de *Palachium gutta* qui prospèrent à Eala.

On remarque un peu partout maintenant au Congo, suivant les convenances des terrains et des climats, des *Manihots,* des

Castilloa, des *Hevea,* des *Ficus*. Ils ont prospéré au point que le Ministre des Colonies a pu annoncer à la Chambre qu'ils allaient devenir un important élément de ressources pour la Colonie. Tous ces arbres sortent de plantes ou de graines introduites.

Un seul arbre à caoutchouc est indigène au Congo : l'Ireh. On découvrit un jour dans la forêt un arbre qui fut reconnu comme pouvant être identifié avec le Funtumia ou caoutchoutier de Lagos. Mais il y a deux Ireh : l'un produit de l'excellent caoutchouc, de l'autre on ne peut tirer qu'une masse poisseuse. C'est ce dernier qui, découvert d'abord, fut planté dans diverses stations. On s'aperçut bientôt de l'erreur commise. Cet échec ne découragea pas l'autorité : on arracha le mauvais Ireh et on en planta du bon. Après de longs tâtonnements, des mécomptes et des expériences répétés, on réussit à déterminer les régions les plus favorables aux diverses essences guttifères importées. Patiemment, celles-ci furent alignées suivant les données de la science et de l'expérience. Aujourd'hui plus de 10 millions d'arbres sont mis en terre et élevés en vue des récoltes désormais prochaines. Nous avons semé dans la peine, la moisson promet d'être opulente. Tels sont les souvenirs qu'évoque la salle des caoutchoucs du Musée : c'est l'histoire de l'œuvre laborieuse, persévérante, ingrate parfois, de nos compatriotes, jamais rebutée, toujours alerte et vivante et couronnée enfin de succès.

Aussi les Belges qui veulent maintenant s'en aller créer des plantations au Congo feraient-ils bien de passer tous par le Musée de Tervueren pour appécier ce qu'ils doivent faire et ce qu'il leur convient d'éviter. Ils profiteront ainsi des leçons que leurs devanciers ont apprises au prix de tant d'efforts et de sacrifices.

Dans les diverses galeries ci-dessus décrites, des maquettes de stations et de villes, d'établissements de culture et de ports ont été dressées avec soin, sous la direction du Major Tollen, professeur de fortification à l'Ecole militaire. Deux de ces maquettes

sont surtout intéressantes, celle de Matadi, tête de ligne du chemin de fer du Bas-Congo, et Stanleyville, point de départ du réseau du chemin de fer des Grands Lacs. Il y a actuellement plus de 850 kilomètres de voies ferrées construites : 7,000 kilomètres sont en construction ou concédés. Ajoutez à cela les 9,000 kilomètres de routes carrossables construites, les 12,000 kilomètres de voies navigables sillonnées par les steamers fluviaux et vous vous ferez une idée des progrès énormes accomplis par les Belges dans ce pays qu'ils n'occupent que depuis vingt-six ans. Quatre énormes cartes murales rendent cette vérité plus saisissante encore. On a relevé au Congo plus de 8,000 points géographiques, et plus de 2,000 stations sont occupées par le gouvernement, les commerçants ou les missionnaires.

Evolution politique et morale du Congo. — Une salle spéciale est consacrée à cette partie de l'histoire du Congo. Il y a trente-trois ans, une poignée d'hommes débarqua au Congo. L'homme y était un loup pour l'homme. Sur la côte, même à Boma, on voyait, d'après le missionnaire protestant Bentley, les cabanons qui avaient servi quelques années auparavant à parquer des nègres liés en grappes et destinés à alimenter d'esclaves certains pays riverains de l'Atlantique. Sur les centaines de milliers de kilomètres carrés que représentait l'Afrique mystérieuse, rien n'existait qui pût ressembler seulement à une œuvre de civilisation. On savait uniquement par Stanley, qui était descendu au fil de l'eau l'immense ruban du Congo, qu'il y avait là des millions d'êtres humains, cannibales, esclavagistes, victimes de maladies révoltantes et de coutumes d'une affreuse barbarie. Trente-trois années ont passé ! L'Afrique centrale n'est plus mystérieuse, elle est sillonnée de routes, de chemins de fer, de fils télégraphiques, parsemée de villes, la justice y règne, la guerre entre tribus a disparu, la traite a été extirpée du territoire, plusieurs centaines de factoreries concentrent les richesses des forêts et font

vivre des milliers de nos compatriotes. Des écoles, des hospices, des lazarets ont été établis. Plusieurs centaines de nos compatriotes, mûs par la seule force de l'idée, par le plus pur amour de leur prochain, ont édifié des missions florissantes. Cent cinquante mille cannibales ont été domptés par la croix, parlent comme nous, pensent comme nous, et adorent le même Dieu que nous! Aucune nation colonisatrice de l'Afrique, pas même de celles qui sont établies depuis plus de cent ans sur le territoire qu'elles dominent ne peut alligner des résultats aussi considérables obtenus parmi les indigènes.

C'est tout cela que la section dont il s'agit ici s'efforce de faire comprendre au passant.

Deux ou trois ans avant sa mort, Stanley parlant à l'auteur de ces lignes lui disait : « J'ai passé et repassé dans le Manyema et j'ai fait le calcul que pour vendre deux esclaves sur le marché de Zanzibar, les arabes massacraient 45,000 êtres humains. Vos compatriotes ont chassé ces bandits. Ce fait seul efface toute tache s'il y en a! Que l'on calcule combien les Belges ont ainsi sauvé de vies humaines et on sera convaincu comme moi-même qu'ils ont rendu à l'humanité un inappréciable service! » Mais l'action morale et sociale des Belges ne s'est pas bornée uniquement à extirper la traite! Dans la salle consacrée à la politique et à l'évolution morale du Congo on s'est contenté d'exposer, sans déclamation, tout simplement, les résultats de l'activité des Belges sous ce rapport. On y constate les résultats de leurs efforts pour l'organisation du territoire, pour l'avancement et le progrès des missions, pour l'assainissement des habitations, pour la lutte contre les maladies et les effets du climat. On y aperçoit des trophées de drapeaux conquis sur les Arabes. Dans un coin est placé un vieux drapeau du Congo sur lequel on lit ce simple nom et cette simple date : « Kassongo 1899-1900. » Ces chiffres et ce nom parlent plus haut que les dithyrambes les plus persuasifs.

Ethnographie. — Il n'y a pas longtemps qu'on a fini par comprendre que l'Ethnographie n'est pas seulement une passion de curieux ou de collectionneur, une manie d'amateur de bibelots, un amusement de coupeur de cheveux en quatre, mais une science véritable, hautement humanitaire et l'un des plus précieux adjuvants de la civilisation.

Connaître l'homme du Congo, sa manière de penser, ses préjugés, ses institutions, ses coutumes, sa législation, quelque rudimentaire qu'elle soit, sa mentalité, ses vices et ses qualités, c'est, en fait, préparer les voies à un gouvernement rationnel des tribus. Si nos concitoyens chargés de gouverner, de juger l'indigène, de commercer avec lui, étaient toujours bien au courant de sa façon de vivre et des conclusions qui se dégagent d'une étude de ses coutumes, si, dis-je, l'Européen *connaissait* l'indigène, bien des causes de malentendus, d'injustices, de sévices, de révoltes seraient évitées.

Au début de l'occupation on croyait parfois bien faire en imposant aux tribus comme chef le fils du chef défunt. C'était contraire au droit de certaines tribus où l'hérédité du sceptre est réservée aux frères, puis aux fils de la sœur du défunt. De là des révoltes des noirs, convaincus qu'ils défendaient le droit et la légitimité. Une science plus approfondie des coutumes indigènes aurait évité ces effusions de sang. Par cet exemple on comprendra combien il est indispensable que dans toute école coloniale l'ethnographie soit enseignée convenablement et que l'on vulgarise de diverses façons les connaissances sur les coutumes et les usages des tribus congolaises.

Ce qui fait surtout la valeur des « Vieux Africains » ce sont précisément ces connaissances, acquises par expérience au cours de nombreuses années passées au milieu des indigènes et ce parfois au prix de douloureux mécomptes.

Si la section ethnographique du Musée de Tervueren a une importance considérable ce n'est pas tant à cause de la valeur inappréciable de ses collections mais surtout parce que celles-ci permettent d'étaler aux yeux de tous une vivante leçon de choses africaines.

De fréquentes visites à cette section devraient, dans la mesure du possible, être suggérées à ceux qui partent pour le Congo. La direction du Musée est à la disposition de chacun d'eux, si humble soit-il, non pas seulement pour leur montrer les objets mais pour les expliquer.

Dans les galeries réservées à l'ethnographie et qui dès a présent, paraissent déjà devoir être insuffisantes, on n'a pu exposer qu'une partie des 55,000 objets appartenant aux collections ethnographiques du Musée de Tervueren.

Le plan de cette section part d'un triple point de vue. On examine d'abord les objets au point de vue idéologique : on cherche à en dégager le type primordial, le prototype, et à en suivre l'évolution.

On étudie ensuite les objets au point de vue de l'histoire d'une tribu. On les groupe de façon à montrer dans une tribu déterminée les différentes phases de l'activité sociale et de la vie.

On classe enfin les objets au point de vue ethnique : on cherche, d'après l'état des connaissances acquises, à grouper d'après leur parenté présumée les divers objets d'une seule et même région, et une fois obtenue la connaissance scientifique certaine de la parenté des groupes indigènes, on en expose les éléments sous les yeux du public.

Ce vaste programme est l'œuvre du temps.

Quelques mois suffisent pour en dresser des éléments mais des années sont nécessaires pour les développer. Il importe de procéder dans ces questions avec prudence et sérénité : *Sapiens nihil affirmat quod non probet.*

Il serait facile d'organiser des galeries ethnographiques du Musée de Tervueren d'une façon attrayante, de montrer de belles poteries, des boiselleries des Bakuba, des armes curieuses, de donner le frisson aux visiteuses en leur exhibant des colliers de dents humaines, des ceintures de doigts coupés à des guerriers, ou de provoquer des cris admiratifs en faisant palper des étoffes veloutées du Kasaï ornées de riches dessins géométriques. Agir ainsi égarerait l'esprit et l'attention du visiteur, lui donnerait des

notions inexactes, et exposerait le musée à la risée des hommes avertis. Pour le coup le Musée ne serait plus une école ni un centre d'enseignement mais bien un magasin de curiosités et de bibelots, une exposition amusante, chatoyante pour les yeux mais sans réconfort pour le cœur et pour l'esprit.

Au risque de mériter des reproches de la part des esprits impatients et chagrins, des plaintes même formulées par des spécialistes oublieux des méthodes sérieuses, conscientes et probes de la science, il n'a été exposé dans les galeries du Musée que certains types ethnographiques étudiés et dont la méthode de classement indique surabondamment pour les connaisseurs le procédé d'étude et d'organisation de la section. Au fur et à mesure de l'avancement des études de nouvelles séries seront mises sous les yeux des visiteurs.

Sciences naturelles. — On sait par la publication des Annales du Musée de Tervueren combien riches déjà sont les collections d'Histoire Naturelle du Musée.

Elles sont exposées en partie dans quatre salles de façon à imprimer nettement dans l'œil du passant une vision de la richesse du sol, du sous-sol et de la faune congolaise.

En ce qui concerne les mammifères, les oiseaux, les poissons, les batraciens, l'ancien Musée montrait déjà un bel ensemble dont la plupart des corps savants de l'étranger se sont occupés de façon à flatter notre amour-propre national.

Deux groupements inédits ont trouvé place dans le nouveau Musée et il convient d'en dire quelques mots. Il s'agit des sciences minérales et géologiques et de l'entomologie. Dans la salle des sciences minéralogiques et géologiques, les objets exposés sont rassemblés d'après les régions physiques du Congo telles qu'elles ont été délimitées en suite des études et des travaux de MM. Cornet, Buttgenbach, Studt, Stainier, Dupont et d'autres géologues Dans un avenir prochain cette partie du Musée sera grandement améliorée encore. Il importe cependant de marcher prudemment dans cette voie, de donner au public non

pas l'impression d'un amoncellement de cailloux mais bien celle d'une coordination raisonnée et méthodique des productions du sous-sol, permettant aux profanes d'apprendre des choses qu'ils ignoraient et aux savants d'acquérir des notions comparatives et complémentaires.

Un groupement important est venu accroître la force scientifique du Musée : il s'agit de l'entomologie. Ici encore il convient de bien se mettre dans l'esprit qu'il ne suffit pas de montrer de beaux papillons, des insectes curieux, grotesques ou répugnants, il faut encore, et ce n'est pas une exagération de langage, faire de l'entomologie un adjuvant du mouvement civilisateur.

La science démontre que les insectes sont les plus puissants propagateurs de certaines maladies épidémiques qui atteignent l'homme et les animaux.

L'expérience a prouvé qu'un petit insecte, un peu plus gros qu'une tête d'épingle, peut ruiner les exploitations industrielles tropicales les plus puissamment montées. On sait, d'autre part, que tel insecte nocif peut être combattu par tel autre qui devient ainsi un précieux allié pour l'homme. La section entomologique du Musée de Tervueren, récemment fondée, est dès à présent outillée pour mener à bien la tâche de mettre ces points en lumière.

Il y aurait lieu, pour tous ceux qui veulent s'occuper de médecine, d'agronomie, d'élevage au Congo, de passer par le Musée de Tervueren et d'y étudier sur le vif les mœurs, les coutumes et la manière d'opérer des insectes du Congo. Pour les agronomes et pour les médecins un stage de quelques jours y paraîtra bientôt indispensable.

Déjà le gouvernement de la colonie envoie au Musée, les insectes nuisibles remis par ses services spéciaux pour les déterminer et pour indiquer si possible les éléments de lutte et de combat contre ce fléau. En vue de montrer son plan de travail et d'études en ces matières, le Musée a ouvert une section qui sera grandement développée et accrue : la section éthologique. On y étudie et on y expose les ravages causés par les insectes,

on y montre au public les mœurs de ces dangereux ennemis et on cherche à trouver les moyens de les combattre.

Les Arts. — Le Gouvernement a tenu à ce que les arts ne fussent pas oubliés dans une entreprise créée pour l'exaltation de notre génie national. Le grand bâtisseur qu'était Léopold II a édifié un bâtiment d'une majesté et d'une grâce incomparables. Il convenait de montrer combien nos artistes ont parcouru de terrain, en ces récentes années, dans un domaine qui est à eux depuis tant de siècles, celui de l'expansion de notre pays. C'est à la colonie du Congo qu'on doit la résurrection de la sculpture chryséléphantine. En vue d'encourager parmi nos artistes cet art gracieux et séduisant, le Gouvernement, sachant que le haut prix de l'ivoire pouvait être pour beaucoup un obstacle infranchissable, leur a procuré de l'ivoire au prix coûtant en les aidant à obtenir un crédit de quatre années pour le paiement de cette matière précieuse. De cette façon les artistes peuvent espérer vendre leur œuvre avant l'expiration du terme du crédit. Une partie des galeries a été ornée de peintures murales, œuvre de peintres belges en renom. De plus, des sculptures ont été commandées à des statuaires de notre pays et tout indique que le Ministre des Colonies est bien décidé à continuer dans cette voie.

L'auteur de ces notes rapides se berce de l'espoir que de leur lecture on emportera l'impression que les prémisses offertes par le nouveau Musée donnent de sérieuses espérances pour l'avenir.

Le personnel scientifique de cette institution se donne de toute son âme à la tâche qui lui a été confiée Il a l'espoir que, dans tous les domaines de la science, le chercheur pourra y trouver à satisfaire son légitime désir de s'instruire.

Une visite au Musée du Congo s'impose à ceux qui veulent puiser dans les œuvres de leurs compatriotes des enseignements pour le présent et des moyens d'action pour l'avenir.

C'est là qu'ils pourront se pénétrer le mieux de l'immensité de l'horizon ouvert dans la colonie à leur activité morale, matérielle et sociale, qu'ils pourront contracter la noble passion de la planète !

